

Cuba et l'Amérique hispanique

Manuel Tuñón De Lara



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bhce/1021>

DOI : 10.4000/bhce.1021

ISSN : 1968-3723

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 250-251

ISSN : 0987-4135

Référence électronique

Manuel Tuñón De Lara, « Cuba et l'Amérique hispanique », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 09 octobre 2018, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bhce/1021>

Ce document a été généré automatiquement le 15 septembre 2020.

Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne

Cuba et l'Amérique hispanique

Manuel Tuñón De Lara

RÉFÉRENCE

Manuel Tuñón De Lara, « Cuba et l'Amérique hispanique », revue *Esprit*, n° 296, juin 1961, p. 1130-1132.

- 1 « Du nouveau en Amérique latine », avions-nous osé dire il y a trois mois, car le phénomène « castriste » nous semblait de nature à bouleverser les rapports de forces et les habitudes politiques du monde latino-américain. Nous ne savions pas pourtant toute la portée que cette expression devrait prendre à partir des événements dramatiques survenus à Cuba du 15 au 20 avril.
- 2 Ceux qui suivent de près les affaires latino-américaines ne sauraient s'étonner du débarquement des partisans de M. Miré Cardona « tombés de la planète Mars » d'après l'expression heureuse de M. Escarpit dans *Le Monde*, ni de la lourde erreur des services des renseignements « martiens » qui croyaient les paysans cubains prêts à se soulever contre le gouvernement de M. Fidel Castro. D'après la presque totalité des observateurs, les Cubains ne partagent pas l'idée que leur révolution a été trahie. Toutefois, la question n'est pas là, mais elle se pose à l'échelle continentale de ce creuset de races et de civilisations qu'est l'Amérique latine.
- 3 L'engrenage de la tension Cuba-états-Unis, insérée de plus en plus dans le cadre des grands débats internationaux, devait aboutir à une situation de force, dont les rebondissements pouvaient échapper au contrôle de ceux qui pousseraient le doigt sur le bouton pour déclencher l'opération. Les répercussions les plus importantes concernaient –et concernent toujours– les autres pays latino-américains et, dans une certaine mesure, ces peuples au carrefour de leurs destins qu'on a pris l'habitude d'englober sous le nom de « Tiers Monde ». Voici ce qu'oublie trop souvent des spécialistes très compétents des affaires internationales.
- 4 Il y a trois ans nous avons dit la difficulté d'expliquer l'Amérique latine en partant de catégories intellectuelles strictement européennes. Ce défaut d'appréciation peut

devenir grave aujourd'hui lorsqu'on prétend juger l'expérience cubaine en lui collant les étiquettes habituelles aux pays de l'Est. C'est d'abord ignorer les catégories de la pensée hispanique, l'histoire et les réalités de deux cents millions de personnes qui ont une manière particulière d'envisager la vie et des problèmes particuliers à résoudre, une culture de racines hispaniques et chrétiennes, née en dehors de « l'occidentalité » européenne des XVI^e et XVII^e siècles, grandie dans la contradiction dramatique de devoir se défendre des grandes puissances dont les schémas culturels étaient proposés comme des modèles par une élite cultivée.

- 5 Vers le milieu du XX^e siècle, les nouvelles élites latino-américaines, déçues après cent vingt-cinq ans d'indépendance théorique mais d'assujettissement effectif aux pays qui échangeaient leurs schémas de vie pour des matières premières, ont prôné la « latino-américanité ». Cette idée a gagné les couches les plus diverses de la population à qui les progrès techniques relatifs (très au-dessous des besoins et surtout de la poussée démographique) ont permis de prendre conscience de la situation. Les expériences n'ont pas été toujours heureuses (il n'y a qu'à penser au « péronisme ») mais les faits sont là : le nationalisme est le dénominateur commun de toutes les tendances politiques brésiliennes, mexicaines, boliviennes, équatoriennes et de la gauche chilienne, vénézuélienne, etc. Or, ce nationalisme latino-américain, est fortement teinté de « sociologisme » : la transformation des structures, la rationalisation de la production et du commerce extérieur sont des postulats du redressement national. Le nationalisme est presque toujours en Amérique latine un courant de gauche et très souvent « socialisant ». Ce sont, par contre, les oligarchies agraires, dont les intérêts coïncident avec ceux des investisseurs étrangers, qui essaient par tous les moyens de freiner la marche des choses et qui, paradoxalement, se présentent comme « internationalistes ».
- 6 Les Américains du Nord n'ont pas su saisir ces aspects essentiels de la question, empêtrés comme ils sont dans des conceptions d'un monde économiquement développé, enrichi, créé sur des schémas libéraux – bien que dépassés par la suite. Un Américain écrivit ceci en 1950 : « Nous pouvons parler de la liberté, des droits de l'homme et des libertés fondamentales, de la dignité et de la personnalité de l'homme, mais la plupart de notre vocabulaire vient d'une période où notre société était individualiste. Par conséquent, ceci ne signifie pas grand-chose pour ceux qui vivent dans des conditions telles que l'individualisme représente pour eux la mort prématurée. » Cet Américain s'appelait Foster Dulles.
- 7 Aujourd'hui d'autres Américains, qui se croient – et qui sont – beaucoup plus à gauche que l'ancien secrétaire d'état, ne trouvent rien de mieux que de parler de la liberté ou des élections législatives, de « progrès contre tyrannie » et d'autres « slogans » passionnants pour des peuples nantis. Leur maladresse est d'autant plus grande que ces critiques s'adressent toujours à des gouvernements qui ont lésé des intérêts matériels nord-américains, mais non aux dictateurs de l'Amérique centrale, du Paraguay et encore moins au régime franquiste.
- 8 Dans cet état de choses ils ont commis l'enfantillage de soutenir et, en fait, d'organiser une expédition armée qui équivaut à une agression. Faut-il s'étonner de l'indignation latino-américaine, des 50 000 Mexicains rassemblés en quelques heures à l'appel de M. Lazaro Cárdenas – l'homme le plus populaire du Mexique – des émeutes à Santiago, à Bogotá, à Caracas... ? Qui sont, encore une fois, les apprentis sorciers ? On n'a pas le droit de se tromper : sans parler des conséquences extra-américaines, une aggravation

du conflit Cuba-États-Unis par la voie des armes entraînerait la coupure de l'Amérique latine en deux camps opposés qui, avec la violence et la tendance à ajouter les actes aux paroles qui caractérisent le « mode de vie hispanique », pourrait aboutir à une sorte de « guerre civile continentale ». Les passions sont déjà exacerbées et les gouvernements dits libéraux du Venezuela et de Colombie ont fait tirer la force publique contre la foule.

- 9 Après l'aventure cubaine, M. Kennedy, a poursuivi l'étrange interprétation de l'inter-américanisme de ses prédécesseurs, allant jusqu'à la menace d'une action unilatérale si les autres états américains n'ont pas la même idée que les États-Unis de la défense du continent. Autant dire que les pays latino-américains sont des mineurs dont la personnalité est diminuée par une sorte de tutelle.
- 10 On comprend aisément, du point de vue de la politique internationale, que les États-Unis veuillent défendre leurs zones d'influence. Mais, qu'ils fassent un effort pour comprendre la réalité hispanique ! –et ceci sur les deux rives de l'Atlantique, car l'extrême sud occidental d'Europe est aussi hispanique. Ces pays ont besoin de renouveler leur infrastructure, de changer les structures agraires, de s'industrialiser, et tout cela sur la base d'un véritable bouleversement de la distribution du revenu national. Leurs idées sur l'indépendance nationale sont difficilement conciliables avec l'inter-américanisme à sens unique.